

Interview du sitariste français Nicolas Delaigue

D'un Orient, l'autre

« J'adore écouter Anouar Brahm... et La musique, pour les indiens, est un don sacré de Dieu »

Subjugué dans ses débuts par la musique indienne et plus particulièrement par le sitar, le musicien français Nicolas Delaigue a été initié par les musiciens Pandit Ashok Pathak et Patrick Moutal ainsi que par le sitariste réputé Indrajit Banerjee. Parallèlement, il a fait des études de musicologie à l'université de Saint-Étienne et a obtenu un Master d'éthnomusicologie. En 2004, il s'est produit pour la première fois en Inde et depuis, ses prestations sont très appréciées et régulièrement retransmises à la télévision locale. Aujourd'hui, il enseigne les techniques du sitar et le rags (répertoire indien) et se produit régulièrement en concert dans toute la France et à l'étranger.

Dans cette interview réalisée avec Nicolas Delaigue, lors de son récent passage à Tunis, nous parlons de son attachement à la musique indienne et de son parcours exceptionnel.

Le Temps : Vos débuts avec le sitar correspondent apparemment à un coup de foudre pour cet instrument indien...

Nicolas Delaigue : Oui, exactement, ce fut une rencontre foudroyante. Je me rappelle en particulier d'une émission radio de France culture enregistrée par un ami. Deux artistes étaient présentés : une chanteuse et un sitariste. La musique, en particulier le récital de sitar, me bouleversa ! J'eus la sensation d'avoir trouvé là une expression qui était si proche de mon idéal artistique ! Même si de nombreux détails techniques m'échappaient, je compris instinctivement dès le début l'esprit qui était

véhiculé par cette musique. L'instrument en lui-même était, de par son apparence et sa sonorité, si attrayant, si complexe et mystérieux... il ne m'en fallait pas plus pour que je décide autour de mes dix-huit ans de me consacrer à l'étude du sitar et de la musique hindoustanie et rapidement je partis en quête d'un maître. J'ai pu rencontrer Pandit Ashok Pathak qui réside en Hollande mais la distance qui nous séparait ne me permit pas de suivre son enseignement régulièrement. Ainsi, je reçus une formation pendant de nombreuses années assurée par Patrick Moutal, musicien et musicologue excellent, élève lui-même de Pandit Balam Pathak (le père d'Ashok).

Quelle réception fut réservée à vos concerts en Inde ?

En Inde, les gens sont toujours ravis lorsqu'un étranger s'intéresse et apprécie leur culture. Mais ils savent bien qu'il est rare de le voir maîtriser leur art classique car cela demande un travail très dur et une immersion totale dans la musique même pour un autochtone. Ainsi, lors de ma première venue en Inde, lorsqu'ils ont pu constater l'intérêt et le sérieux que j'ai attaché à la pratique du sitar, ils m'ont énormément soutenu. Un de mes concerts, qui avait lieu à Nashik en 2004, a été retransmis sur une chaîne locale. Souvent les musiciens et amis que j'ai rencontrés en Inde, proposaient une réponse typique pour expliquer mon attachement à leur musique alors que je n'ai pas été bercé dans la culture de leur pays : la réincarnation...

Il semble que vous n'êtes pas uniquement charmé par le sitar mais par toute

cette civilisation de l'Inde qui n'a pas encore dévoilé tous ses mystères...

C'est le sitar et la musique qui m'ont amené à découvrir cette culture et j'ai ainsi pu rencontrer des artistes ou amateurs de musique en Inde qui sont devenus mes amis. J'ai aussi des amis indiens vivant en France et c'est toujours un plaisir quand ils me préparent d'authentiques plats indiens. J'adore la cuisine indienne, un autre des bijoux de l'Inde !

S'agissant de la civilisation de ce pays, on est pris par la profondeur et la signification de la tradition et des rituels. On ne peut qu'être frappé de voir comment cette tradition se perpétue malgré la présence de la plus haute modernité technologique. Mais j'ai encore bien des choses à découvrir, l'Inde est immense et possède une histoire extrêmement riche et plurielle.

Avez-vous essayé l'un des instruments arabes ? Le oud par exemple ?

Je suis un grand admirateur des musiques arabes et des maqams et j'admire particulièrement la finesse des ornements. J'ai déjà eu l'occasion de jouer le oud mais jamais de façon sérieuse. Mais j'adore écouter des musiciens comme Samir Joubran, Anouar Brahmeh ou encore Naeir Shamma. Lors de l'inauguration du Festival de Sheitla, mon ami Cenk Altiner (Tabla) et moi avons travaillé quelques morceaux de musique avec de très bons musiciens tunisiens pour créer une sorte de synthèse entre nos deux musiques. C'est à leur contact que j'ai pu découvrir les subtilités et particularités du malouf et de la musique tunisienne, qui la rendent bien distincte des musiques de ses voisins.



Vous donnez souvent des spectacles de musique hindoustanie ?

J'ai donné de nombreux concerts en France, notamment à Paris et Lyon. J'ai aussi eu l'occasion de donner des récitals de musique hindoustanie dans des lieux prestigieux comme la Maison de l'Inde à Paris. J'ai également travaillé avec des troupes de danse et danseurs : Ashim Bandhu de Kolkata, pour la danse classique, lors d'un spectacle au théâtre de Sens, ou encore les perles de l'Inde (Lyon) pour de la musique plus actuelle lors de spectacles pour la foire exposition de Troyes en 2006, etc.

Aussi, en Tunisie, au-delà de cette très enrichissante expérience musicale, j'ai pu bien sur découvrir la culture tunisienne et j'ai pu constater avec plaisir le sens de l'accueil et de l'ouverture vers l'étranger qui sont des caractéristiques fondamentales de ce pays. J'ai par exemple été frappé par la connaissance de l'histoire française qu'ont

les Tunisiens qui semblent avoir un grand respect pour notre pays et notre culture. Lors de mon séjour à Sheitla j'ai aussi pu découvrir la passionnante histoire tunisienne, berceau des civilisations les plus anciennes par l'intermédiaire des ruines antiques de la ville. Bien sur mon séjour fut bref, mais il m'a vraiment donné envie de revenir.

Que dire de vos projets actuels et à venir ?

Je viens d'enregistrer, sous la direction de Ronu Mujumdar, les parties sitar d'un conte musical pour enfants aux éditions Gallimard qui sortira en automne. Je vais donner quelques récitals en France cet été, notamment au festival « La Pamparina » à Thiers le 4 juillet.

J'envisage de partir en Inde et peut être aux Etats-Unis pour quelques concerts l'été prochain.

Prochain recueils par Adnen HELALI

Arts plastiques

« Matière et rêve, de l'Alhambra à Carthage » de José Manuel Sanchez Darro

au Palais Kheireddine

Magie des lieux



Le Palais Kheireddine abrite depuis le 11 juin et jusqu'au 11 juillet 2010, l'exposition de l'artiste peintre andalou, José Manuel Sanchez Darro sur le thème « Matière et rêve, de l'Alhambra à Carthage ». Cet événement qu'organise la municipalité de Tunis avec le concours de l'ambassade d'Espagne et l'Institut Cervantès, propose un ensemble de peintures et d'aquarelles réalisées par l'artiste espagnol lors de son récent séjour en Tunisie. Une véritable découverte d'un créateur plasticien qui a intitulé son parcours « Bleu, blanc, rouge », et dans lequel il entame une pérégrination sur les traces d'autres peintres orientalistes tels que Paul Klee ou l'Hollandais Maurits Cornelis Escher qui, fascinés par l'Orient, ont reflété dans leurs œuvres la beauté des paysages tunisiens et la leur du jour qui en est caractéristique.

Selon les critiques, José Manuel Sanchez Darro se situe dans cette lignée, sans toutefois perdre son empreinte et sa touche artistiques personnelles. Ses paysages oniriques révèlent un monde de sensation, d'espace et de lumière où se répètent des motifs propres à l'architecture arabo-musulmane ayant pour points d'attache, l'Alhambra et Carthage. Son objectif consiste à construire une passerelle entre ces lieux rêvés, pour y introduire cette ligne imaginaire qui unit les deux rives de la Méditerranée, sa Méditerranée.

Artiste peintre de notoriété internationale, Darro a participé à plus d'une centaine d'expositions entre collectives et personnelles en Espagne et à l'étranger, et plusieurs de ses œuvres ont été acquises par les différents musées dans le monde.

Au Musée de Carthage

« Hébron : architecture et identité d'un peuple »



Il s'agit d'une exposition de photographies organisée, du 22 juin au 10 juillet prochain au musée de Carthage, par Casa Araba et l'Agence Espagnole de Coopération Internationale pour le Développement avec la collaboration de l'INP et de l'Agence de Mise en valeur du patrimoine et de la Promotion Culturelle.

« Hébron : architecture et identité d'un peuple », montre les différents aspects historiques, architecturaux et humains de la ville palestinienne d'El Khalil, (Hébron), l'une des plus anciennes au Proche Orient.

Présentant jusqu'aux moindres petits détails l'évolution urbaine et démographique de cette ville vieille de 4000 ans, l'exposition nous donne à voir plusieurs sujets en rapport avec l'histoire ancienne et contemporaine de la ville palestinienne, à savoir, le tissu urbain autour de la mosquée d'Abraham, les accès fermés par les autorités israéliennes, les travaux de réhabilitation de la cité, et les ancestrales activités artisanales de ses habitants, pour ne citer que ces aspects...

La ville d'El Khalil, qui a vu son centre historique abandonné, voire dégradé avec le temps par l'absence de moyens pour son entretien, se trouvait menacée de perdre son cachet architectural, unique au monde, à cause du blocus israélien. L'exposition met en lumière les travaux de réhabilitation entrepris par les autorités palestiniennes avec le concours de l'Agence espagnole de Coopération Internationale pour le Développement... Des images qui en disent long sur une autre forme de la lutte des Palestiniens afin de restituer à leur cité sa splendeur architecturale d'antan et son identité.

Sayda BEN ZINEB

Télévision

L'émission « Sans complaisance » sur Hannibal Gad El-Abdelli !

Il nous est déjà arrivé de louer l'esprit, la conception et l'animation de cette émission qui, malgré quelques fausses notes, a pu s'imposer comme un espace de critique culturelle respectable.

Lundi dernier (en rediffusion) « Sans complaisance » diffusa – comme à son habitude – les témoignages de quelques spectateurs sortant de la salle de l'ère Art, où venait d'avoir lieu l'avant-première de la pièce « Sauf résidents » superbement servie par un Riadh Nehdi déchaîné. Jusque-là, rien à signaler. Cette émission nous a habitués à ces interventions sur le vif même si l'humour de l'animatrice qui récolte ces témoignages est, quelquefois, un tantinet forcé. Enfin, il faut aimer... et puis là n'est pas notre souci du jour.

Ce qui a surpris les téléspectateurs, c'est qu'après les témoignages sur « Sauf résidents » on s'attendait à voir sur le plateau les créateurs de cette pièce, à savoir Moer Toumi ou Riadh Nehdi ou les deux à la fois. Ce fut étrange. Au lieu de suivre cette logique incontournable, les maîtres de « Sans complaisance » nous surprirent en nous proposant comme invité Lotfi Abdelli.

Je n'ai pas encore eu le loisir de voir son spectacle « Made in Tunisia » qui vient de fêter sa centième présentation et dont on nous a d'ailleurs montré quelques extraits.

Cela semblait très « kitsch », et même « un peu beaucoup » dans le vent... C'est là qu'on voit que la Tunisie a vraiment évolué et que la génération des jeunes quadragénaires qui est en train de bouffer celle des soixante-huitards vers le Sahara de la retraite, n'était pas comme cette dernière frappée par la « sinistrose » et la mélancolie revancharde des révolutionnaires de parade.

Enfin, j'ai entendu ce jeune loup que rien ne semble arrêter, et à qui tout semble réussir (Dieu lui en rajoute !) s'expliquer quant à sa fameuse déclaration, qui a fait l'effet d'une bombe dans la presse « people » et où il disait qu'il pouvait faire beaucoup mieux que Gad El Malch.

« Je n'ai pas dit exactement ça, rectifia-t-il. J'ai plutôt dit que si Gad El Malch était Tunisien, il serait en train de moisir sous un mur en tirant péniblement la langue ».

En gros Gad El Malch aurait été un lamentable ratage s'il était Tunisien. Ce qui confirme la première impression laissée par la déclaration de notre comédien Made in Tunisia.

A savoir qu'il peut mieux faire que Gad, puisque lui a réussi là où ce dernier aurait lamentablement échoué.

Enfin, Abdelli nous expliquera que son spectacle n'était pas un one man show mais plutôt un « Stand up » c'est-à-dire qu'il est debout face au public et qu'il lui parle. Il lui communique ses observations sur la société et les critiques qu'il lui adresse. Abdelli serait-il un redresseur de torts, un philosophe, un sociologue, un politicien, un journaliste ? Non, aucunement ! Au début il a dansé et maintenant il se tient debout. Il gagne bien sa vie. Il s'habille comme les invités de Nagui et il n'a pas besoin de tourner sa langue plusieurs fois dans sa « poche », pour nous balancer ses pensées ultra-modernistes et rigolotes.

La presse ? Elle ne sert pratiquement rien. Quand un spectacle fait mouche, on peut écrire quantité d'articles pour le dénigrer, il continuera à marcher. Le contraire est aussi vrai. Les louanges ne font pas son succès.

Les journalistes ? Il y a des bons et des mauvais. Les bons sont une minorité. Les autres font honte à la profession. Fabuleuse déclaration ! Lui aurait-on posé la même question sur les chauffeurs de taxi ou les marchands de poissons qu'il aurait sûrement donné la même réponse.

Il y a des bons et des mauvais !

Sûr que Abdelli ne veut avoir affaire qu'aux bons journalistes ! C'est beaucoup plus sécurisant. La minorité régnante étant toujours plus honorable et « classe » que la majorité qui raclent le sol avec leur langue pour trouver quelques restes à engloutir. Tel ce Français que Abdelli rencontra avenue Bourguiba en train de « crever la dalle » et qui parlait de la crise internationale qui a touché tous les pays à part la Tunisie.

Il l'invita à soigner son apparence et le conduisit chez sa mère pour manger un couscous à la viande et arrosé de petit lait. En soulevant le grand pot de petit lait, le Français s'écria « Allah est grand » et puis il est allé s'exposer à El - Jazira. Avec quel genre de bombe ? Avec du petit lait !

C'est léger, profond, intrigant, éloquent, difficile à saisir et simple à la fois. Du grand cru Made in Tunisia.

Et ça marche !

« Arrêtez donc d'envier les gens qui réussissent, nous conseilla sévèrement le grand Lotfi, et de dire chaque fois qu'on voit quelqu'un au volant d'une belle voiture que c'est un voleur ! »

Je suis d'accord avec cette maxime. Tous ceux qui ont au volant des belles voitures ne sont pas forcément des voleurs. Par contre tous ceux qui se déplacent à pied après avoir largement dépassé la quarantaine sont d'incorables débilés !

Ce n'est pas qu'il soit prétentieux ou fanfaron cet adepte du « Stand Up » mais il a une intelligence aiguisée, il voit pour nous... nous qui demeurons depuis des siècles en position de « Stand by ». Bougez comme il l'a fait ou allez vous faire une carrière en France comme Gad El Malch puisque là-bas les choses sont beaucoup plus faciles !

Hechmi GHACHEM